

LE RAPHAËL D'UN MILLION



En février 1870, on exposait au musée du Louvre, dans la salle Denon qu'on appelle aussi la salle des batailles de Le Brun, le tableau d'autel des dames de Saint-Antoine de Padoue peint par Raphaël; le propriétaire, M. Bermudez de Castro, duc de Ripalda, en voulait un million, c'est pourquoi il a été surnommé le « Raphaël d'un million. »

Il avait d'abord été placé dans le cabinet de M. Reiset, qui aime le Sanzio et le connaît bien; les empressés durent à son obligeance de voir les premiers cette œuvre capitale.

On connaît son histoire qui est des plus authentiques depuis son origine jusqu'à nos jours. Exécutée à Pérouse vers 1504 pour le couvent des religieuses de Saint-Antoine de Padoue établi dans cette ville, elle fut achetée en 1678 pour le prince Colonna; puis, en 1802, le roi de Naples l'acquit de la maison Colonna; ce tableau fut conservé dans les appartements particuliers du roi jusqu'à l'année 1860 où il devint la propriété du duc de Ripalda. Embarqué alors sur un bâtiment de guerre espagnol, il finit par arriver à Madrid où il demeura jusqu'à la fin de 1869, époque à laquelle le duc obtint du gouvernement français l'autorisation de le déposer au Louvre.

En l'exposant, l'administration voulait consulter l'opinion publique, et, si elle eût été favorable, le gouvernement aurait demandé le million aux Chambres. La guerre a mis fin à la négociation; le tableau emballé dans une caisse est resté à Paris pendant le siège et la Commune, et, en juin 1871, il était dirigé sur Londres.

On se rappelle l'intérêt qu'il inspirait aux personnes éclairées; presque tous les journaux s'emparèrent avec chaleur de la question, ils voulaient l'acquisition et donnaient leur avis motivé; le grand peintre excitait le savoir critique de chacun et faisait surgir les idées les plus variées sur l'art.

Quelques-uns s'étonnaient de la couleur; les draperies, écrivait l'un d'eux, sont d'une puissance de ton extraordinaire, on dirait que le Giorgione les a réchauffées de ses glaces ambrés, de ses laques sanguinolentes. M. Vitet parlait aussi de l'intensité générale des tons qui semblent faire pressentir les Vénitiens.

Pour cette coloration puissante qui frappait les artistes et qu'ils ne pouvaient expliquer, il suffisait de se rappeler qu'à ce moment Raphaël était tout empreint du faire de son maître, et que le Pérugin est souvent un coloriste hors ligne. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur le tableau du Salon carré acquis